



## « Libera Me » par Alain Cavalier

Sortie en salles / 17 novembre 1993.

Prix du Jury œcuménique / Festival de Cannes 93.

Nomination Palme d'Or / Festival de Cannes 93.

Disponible en DVD.

Un décor neutre, terne et jamais filmé dans sa totalité. Un silence oppressant puis triomphal d'un bout à l'autre du film, à l'exception, fracassante, d'une détonation. Des hommes et des femmes évoluent dans ce cadre resserré qui laisse une impression de danger. On aperçoit des mains qui se cherchent. Des visages en gros plans, tourmentés, inquiets. Des gestes. Le pays qui trouve ici sa description abstraite est manifestement soumis à une terrible oppression. On devine la torture, l'emprisonnement mais aussi, peu à peu, la colère et la révolte.

Avec « *Thérèse* », Alain Cavalier frisait l'épure. Cette fois, avec « **Libera Me** », il va plus loin : pour dénoncer violence et oppression, pas un mot, pas même un cri. Une foule. Des gens immobiles, les mains sur la tête. Dans leurs mains : leurs passeports. Silence. Regards perdus. Des hommes en armes montent la garde. Une angoisse sourde règne. Un homme froid, l'œil aux aguets, passe et vérifie chaque passeport. Et puis, soudain, un des prisonniers, pris de panique, tente de s'échapper. Les soldats pointent leurs fusils et tirent. L'homme est hors champ. De sa chute, on n'entend rien que le son mat, sec, effrayant.

En quelques images simples et pures, sans un mot, sans même un cri, un monde de violence et de peur vous saute au visage. Ce monde-là ne quittera plus l'écran. « **Libera Me** », c'est d'abord le retour à un cinéma qui n'a de sens que par les images. Des images qui parlent, sans

qu'aucun dialogue ne les sous-tende, sans béquille, sans autre histoire que celle qui se lit sur les visages des hommes et des femmes, filmés en plans fixes.

L'horreur subie par toutes les victimes de toutes les dictatures n'a pas besoin de mots. Une heure et vingt minutes de résistance pure. « **Libera Me** » est un film muet. Sept ans après « *Thérèse* », Alain Cavalier proscrit l'extérieur, le travelling, la parole. Et libère un cinéma qui s'évade des écoles. Lumineux manifeste d'un homme modeste, « **Libera Me** » choque, hante et bouleverse.

« *Libera me, Domine, de morte aeterna* » (« *Libère-moi, Seigneur, de la mort éternelle* »). Ces mots ouvrent l'absoute, prière en latin qui clôt la messe des morts. Une langue universelle, titre d'un récit parallèle, armé de souffrance des âmes et de torture des corps. Tourné sur un fond neutre avec 80 visages, le film montre une milice qui abat ses otages. Elle tue par représailles, exécute au hasard. Pour un contrôle d'identité ou la fierté d'un regard. En face, un réseau fabrique de faux papiers, transporte des armes, fait battre une volonté : surtout, ne pas céder.

« **Libera Me** » n'adopte aucun pays, aucune époque. Il jaillit d'une mémoire collective de l'Occupation, des guerres coloniales, des juntes militaires. De leur collage dans notre imaginaire. Le carnet de travail d'Alain Cavalier (Ed. Fnac) mêle Simone Lagrange, témoin du procès Barbie, à Jan Palach, Pierre Overney, Bobby Sands, Eusebio Ferrari...

« *Le film m'a vidé des images que je portais* », confirme Cavalier. Il exacerbe les sentiments, via une atroce simplicité. Dans « **Libera Me** », des condamnés écrivent à leur famille. L'un d'entre eux brûle son papier. Il n'a personne. « *J'ai pensé aux martyrs de Chateaubriand. Au petit Guy Mocquet âgé de 17 ans. Aux milliers de gens morts, comme ça, un matin, à 5 heures.* »

Le scénario dévidait une ligne de fuite, des oiseaux, une rue. Trop romanesque, il n'entrait pas dans la clé de sol : l'absence de paroles. Cavalier a donc procédé par ellipses. « *J'imaginai une « grande » scène d'exécution.* » Il n'a gardé que le petit carton qu'on place sur le cœur. « *C'est peut-être pour ça que je fais du cinéma. Pour arriver à ce petit carton-là.* »

Le carnet du réalisateur renferme l'« avertissement » d'un déporté. Cet homme ressent encore la chape de plomb qui pesait sur l'appel au camp, désespoir qu'un cinéaste ne saurait restituer. « *Je ne prétends pas décrire l'indescriptible*, prévient Cavalier. *Il y a un cercle central de la douleur auquel mon film n'a pas accès. Seuls ceux qui l'ont vécu pourraient le relater.* »

Après la projection de « **Libera Me** », un spectateur soufflait : « *Dans votre film, j'attendais un cri. Il n'est pas venu, mais il a résonné en moi.* » « **Libera Me** » ? Le cri du silence ? Ce silence, Alain Cavalier s'y tient comme à des alexandrins. Il ne pose de nom ni sur la torture, ni sur la justice, ni sur la jalousie. Au public de pénétrer le non-dit. Et d'entendre le cri du silence.

**À ne surtout pas manquer !**

Sœur Hélène Feisthammel

```
<iframe frameborder="0" width="480" height="270"  
src="https://www.dailymotion.com/embed/video/xqhqmz" allowfullscreen  
allow="autoplay"></iframe>
```